

puissance suprême la vertu était souvent une épreuve si pénible et si rude qu'elle pouvait rebuter les âmes faibles et les consciences incertaines.

Cependant, quelque décourageant que fût ce retour sur elle-même, sa résolution ne changea pas. Il semblait au contraire qu'elle avait puisé une nouvelle énergie morale dans le contact impur qu'elle avait été obligée de subir. Elle s'excitait au dévouement par le spectacle de l'égoïsme, à l'abnégation par le mépris du vice. Mais ses forces, brisées par tant d'assauts coup-sur-coup, l'abandonnèrent. Le lendemain il lui fut impossible de quitter le lit. Pendant plusieurs heures elle fut agitée par un transport violent, et redoutant de nouvelles émotions, elle fit prier Marianne de ne pas venir la voir. Trois jours se passèrent ainsi dans ses alternatives de fièvres et d'abattement, trois jours pendant lesquels elle ignora qu'elles scènes eurent lieu à l'hôtel, avec quelle adresse perfide M. de Renneville qui était revenu le lendemain même de sa visite chez Loustal, avait jeté dans l'oreille de Marianne des paroles à double entente et l'avait amenée à provoquer elle-même une explication. Le temps s'écoulait : Alexandre Duveyrier pouvait arriver d'un jour à l'autre, il fallait se hâter. Fanny fit prévenir Marianne qu'elle allait descendre chez elle.

La jeune femme était seule dans le boudoir. Quand on lui annonça cette entrevue, son premier mouvement fut de répondre qu'elle ne pouvait la recevoir en ce moment. Mais, ayant jeté les yeux sur la pendule, qui ne marquait pas encore midi, elle se reprit et dit :

—J'ai le temps.

Aussitôt elle parut accueillir une pensée toute contraire à celle qui d'abord l'avait engagée à refuser, et elle ajouta en se parlant à elle-même :

—Ce sera un témoin que je pourrai invoquer si j'en ai besoin.

Mon Dieu s'écria-t-elle, effrayée du changement qu'elle remarqua sur la figure de Mme Lascourt dès que celle-ci entra dans le boudoir, mon Dieu ! vous avez donc bien souffert, ma bonne tante ! comme vous êtes pâle ! vous paraissiez ne vous soutenir qu'avec peine. Prenez mon bras : venez-là... à côté de moi. Et vous m'aviez fait défendre votre porte ! vous avez reçu d'autres soins que les miens... c'est mal, bien mal ; vous ne m'aimez donc pas, pour douter ainsi de mon amitié ?

—Moi, ne pas t'aimer, Marianne ! répondit Mme Lascourt en s'efforçant de sourire ; moi ! je t'aime comme une mère aime sa fille ! pour toi, Marianne, je sacrifierais tout ce que je possède ; pour t'épargner un chagrin ou une faute, si tu pouvais en commettre une, je donnerais ma

vie, qui est bien triste et bien désolée, il est vrai ; mais je donnerais encore, ce qui vaut mieux qu'une longue existence, un instant de bonheur, s'il y en avait un pour moi ! Oui, Marianne, oui, je t'aime, crois-le, et tout ce que je pourrais te dire serait au-dessous de la vérité. Il y a des affections de telle nature qu'on ne sait comment les exprimer, des amitiés et des dévouements qu'il faudrait, pour les comprendre, pouvoir lire dans le cœur qui les renferme. Cependant, Marianne, continua-t-elle après une pause, nous devons bientôt nous séparer.

—Que dites-vous ! vous voulez nous quitter ?

—Je reviendrai. Mais je souffre, j'ai besoin de distraction. Ne cherche pas à me retenir : mon parti est pris.

Et comme Marianne, étonnée de cette résolution, se disposait à la combattre, Fanny lui dit : —Ne parlons pas de moi, mais de toi. Tu te plains de ma pâleur, tu me trouves changée : mais moi, qu'importe mon chagrin et mes larmes ! Je ne dois en rendre compte à personne. Que je vois s'effacer de jour en jour ce qui me reste de la beauté que j'avais quand j'étais heureuse, cela n'intéresse qu'une vanité bientôt ridicule, et mon front peut se rider, comme mon cœur s'est déjà flétri, sans qu'on s'en étonne autour de moi, sans qu'on le regrette, sans que je prive quelqu'un du charme de ses yeux ! Toi, Marianne, c'est différent. On te demandera d'où vient ce changement, pourquoi tu as pleuré....

—Lui ! Avez-vous donc oublié ce que je vous ai dit ? lui s'en inquiète ! il ne le verra seulement pas ! ou s'il le remarque, ce sera peut-être pour trouver un prétexte de s'éloigner de moi ! Ah ! vous n'avez pas voulu me comprendre !

—Marianne, est-ce le chagrin seul qui le tue ?

—Que supposez-vous ?

—Es-tu sûre de ne t'abandonner qu'à des regrets légitimes, sûre de ne pas mêler à ta douleur une autre pensée ? On sait bien quand un sentiment meurt et finit, mais souvent on ignore quand il prend naissance : souvent quand on veut l'arracher, on s'aperçoit qu'il tient par trop de racines. L'indifférence qui te fait souffrir est un sujet de joie et d'espérance pour un autre....

—Attendez pour me juger, interrompit Marianne. Jusques-là, croyez que je suis digne de votre amitié et que les pensées les plus secrètes de mon âme je pourrais les dire tout haut, les verser dans votre sein et les échanger avec les vôtres, sans que vous en fussiez troublée. Mon mari ne m'aime pas, mais moi je l'aime, et je n'aimerai jamais que lui ! je n'ai d'autre égarement à craindre que la jalousie, qui me ferait peut-être mourir, mais je mourrai pour l'avoir aimé !